LA REVUE THÉÂTRALE

N° 27
Prix : 50 Cent

La Revue Théâtrale

SOMMAIRE DU N° 27

TEXTE

Bavardages de Théâtre	PAUL GAVAULT.
Chronique de Quinzaine	EDOUARD GAUTHIER.
Entr'actes	GEORGE VANOR.
La Mise en scène	THÉODORE MASSIAC.
Propos de la Cour et du Jardin	G.-T. NORMA.
Hérodiade	JULES MARTIN.
L'Opéra municipal de la Gaîté	THÉODORE MASSIAC.
Acteurs-Soldats *(suite)*	G. DOUBLEVÉ.
Théâtres accotés	G.-C. FÉLIZET.
En Passant	JACQUES DUCHANGE.

ILLUSTRATIONS

COUVERTURE : M. RENAUD (Hérode, d'*Hérodiade*).

Dans la "Chronique de Quinzaine" : portraits de MM. Romain Coolus et André Sardou, croquis d'*Antoinette Sabrier* ; dans la "Mise en Scène" : dessins d'*Antoinette Sabrier* ; dans les "Propos" : charge de M. Coquelin aîné, en Falstaff ; dans *Hérodiade* : reproductions des décors, croquis de scènes ; photographies de Mlle Calvé, de M. Renaud, de Mlle Lina Pacary, portraits de MM. Duc et Fournets ; dans "Acteurs-Soldats" : reproduction de la statue de Seveste conservée à la Comédie, M. Lassouche en garde national, MM. Laugier et Polin à l'armée, grands portraits de Mounet-Sully et Paul Mounet en mobiles ; dans les "Théâtres accotés" : scènes de *L'Enfant de sept mois*, du *Réveille-matin* et de *La Loi du Talion* ; dans "En Passant" : portrait de Mlle Darson.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

Le 24 Novembre 1903

à 600.000 Obligations foncières

de **500** francs **3 %** avec lots

Remboursables au plus tard en 75 années

Et rapportant 15 francs d'intérêt par an

PRIX D'ÉMISSION : FR. 495, PAYABLES :

20 fr. en souscrivant.
30 fr. à la délivrance des titres.
50 fr. du 10 au 20 mars 1904.
50 fr. du 10 au 20 nov. 1904.
50 fr. du 10 au 20 mars 1905.
50 fr. du 10 au 20 juin 1905.
50 fr. du 10 au 20 nov. 1905.
50 fr. du 10 au 20 mars 1906.
70 fr. du 10 au 20 juin 1906.
75 fr. du 10 au 20 nov. 1906.

Les obligations du présent emprunt participent, chaque année, à 4 tirages trimestriels de lots, savoir :

Tirage du 11 janvier :
1 obl. remboursable à 150.000
1 — 30.000
8 — 5.000
130 — 1.000
Soit 140 obligations remboursées par 350.000 fr. de lots.

Tirage du 11 avril :
1 obl. remboursable à 100.000
1 — 30.000
8 — 5.000
130 — 1.000
Soit 140 obligations remboursées par 300.000 fr. de lots.

Tirage du 11 juillet :
1 obl. remboursable à 150.000
1 — 30.000
8 — 5.000
130 — 1.000
Soit 140 obligations remboursées par 350.000 fr. de lots.

Tirage du 11 octobre :
1 obl. remboursable à 100.000
1 — 30.000
8 — 5.000
130 — 1.000
Soit 140 obligations remboursées par 300.000 fr. de lots.

Soit annuellement 560 obligations remboursées par :

1.300.000 francs de lots

dont 2 lots de 150,000 fr. et 2 lots de 100,000 fr.

Le 1er Tirage aura lieu le 11 janvier 1904.

La souscription sera ouverte le 24 novembre 1903.
A PARIS, au **CRÉDIT FONCIER DE FRANCE**, rue des Capucines, 19 ;
Au Comptoir National d'Escompte de Paris, r. Bergère, 14 ; à sa Succursale, place de l'Opéra, 2, et dans ses bureaux de quartier ;
A la Société générale de **Crédit Industriel et Commercial**, rue de la Victoire, 66, et dans ses bureaux de quartier.
A la Société Générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France, rue de Provence, 54, et dans ses bureaux de quartier ;
A la Banque de Paris et des Pays-Bas, rue d'Antin, 3 ;
Au Crédit Lyonnais, boulevard des Italiens, 19, et dans ses bureaux de quartier ;
Au Crédit Foncier et Agricole de l'Algérie, r. de Mogador, 4, et à Alger, Oran, Constantine, Bône, Philippeville et Tunis ;
A la Compagnie Algérienne, rue des Capucines, 11 ;
A la Banque Française pr le Commerce et l'Industrie, r. Boudreau, 9
A la Société Marseillaise de Crédit Industriel et Commercial et de Dépôts, rue Auber, 4 ;
A la Chambre Syndicale des Agents de change de Paris, rue Ménars, 6.
DANS LES DÉPARTEMENTS : **chez MM. les Trésoriers-Payeurs Généraux ; chez MM. les Receveurs particuliers des Finances.**
Dans les Agences et Succursales des Sociétés ci-dessus indiquées.
A LYON : **au siège Social du Crédit Lyonnais.**
A L'ÉTRANGER : *dans les Agences et Succursales des mêmes Sociétés.*

On peut dès à présent souscrire par correspondance

Les souscripteurs de Paris et du département de la Seine qui adresseront leur souscription au CRÉDIT FONCIER recevront, sous pli recommandé, un récépissé de souscription au porteur qu'ils auront à échanger ultérieurement contre les titres provisoires ; les souscripteurs des Départements et de l'Etranger recevront, sous pli recommandé, les titres provisoires qui leur seront attribués.

Les souscriptions par liste ne sont pas admises.

La souscription sera close le même jour

Pour plus amples détails, consulter les affiches et notices

LISÉRIS

DERNIÈRE CRÉATION

Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE

Kananga-Osaka

d'une délicieuse fraîcheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.

Parfumerie V. RIGAUD, 1, faub. St-Honoré (r. Royale), Paris

GERMANDRÉE

EN POUDRE ET SUR FEUILLES

BREVETÉ

Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue, salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène* et *Beauté*.

S. G. D. G.

Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR

MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS

La délicieuse

ABRICOTINE

P. GARNIER

est le complément de tout bon repas

Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900

La délicieuse **ABRICOTINE P. Garnier**

est le complément de tout bon repas

EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires maisons de comestibles et épiceries fines.

MAISON FONDÉE EN 1827

Les Établissements POULENC FRÈRES

92, Rue Vieille-du-Temple

PARIS

Appareils de précision

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

JUMELLE A DÉCENTREMENT

(BREVETÉE S. G. D. G.)

Format. . 9×12 et 8×9
— . . 8×16 et 6×13

La notice explicative est envoyée franco sur demande

Exposition Universelle de 1900 (Classe 12)

GRAND PRIX

2e Année. — N° 27. Novembre 1903. — 1.

LA REVUE THÉATRALE

BIMENSUELLE

Directeur-Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :
Un an : Paris..... 12 fr.
— Départements.... 12 »
— Départements, enveloppe spéciale. 15 »
— Étranger..... 17 »

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld, Paris
Téléphone : 271-94

ATELIER PHOTOGRAPHIQUE SPÉCIAL
Couture, opérateur.

Le Numéro
France..... 50 cent.
Étranger..... 65 »

Publicité
Armand Marrast et Cie,
seuls concessionnaires, 19, *Boulevard des Capucines*. Téléphone 324-82.

Les exemplaires composant la collection de notre première année se trouvant presque épuisés, nous devons porter à 1 fr. le prix des 10 premiers numéros de la *Revue Théâtrale*.

BAVARDAGES DE THÉATRE

Après Charlot, après Guitry, voici Max Maurey qui s'insurge et envoie promener la Société des Compositeurs et Éditeurs de musique, dite « Petite Société ».

Cette association, parfaitement impopulaire dès longtemps, est sur le chemin qui mène à l'abîme : nous assisterons, si l'on n'y veille, à de sérieuses catastrophes.

Elle tend à protéger et à servir des intérêts très différents de ceux des auteurs, elle consacre le droit des éditeurs à percevoir sur l'audition de morceaux de leur répertoire, ce qui est un scandale.

Elle envahit les théâtres, accapare sans droit les music-halls, torture les petits bouis-bouis et menace les grands.

Ses traités avec les concerts et son compromis avec la « Grande Société » lui permettent de ne pas varier sa perception, même lorsque la recette est assurée par une revue à spectacle, ce qui aboutit à des résultats d'argent absurdes et inacceptables.

Cette Société, bruyante et brouillonne, a besoin d'être dirigée, amendée, assagie, purifiée.

S'il ne se prend à cet égard de promptes décisions, un mouvement séparatiste violent va se dessiner.

Et nombreux sont les Sociétaires dont la patience est bien près d'être épuisée.

On va se déchirer peut-être entre musiciens, et le public applaudira sans comprendre.

Ce sera comme aux représentations de l'*Œuvre*.

Paul GAVAULT.

Cl. Cautin et Berger

M. Romain Coolus.

Chronique de Quinzaine

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, La Marmotte, *comédie-vaudeville, en 3 actes, de MM. Antony Mars et L. Xanrof.* — OPÉRA MUNICIPAL DE LA GAITÉ, *premières représentations d'*Hérodiade *et de la* Flamenca. — VAUDEVILLE, Antoinette Sabrier, *pièce en 3 actes, de M. Romain Coolus ;* Tel chante le vieux coq, *comédie en 1 acte, de M. André Sardou.* — RENAISSANCE, l'Adversaire, *comédie en 4 actes, de MM. Emmanuel Arène et Alfred Capus.*

Les théâtres qui, par leurs programmes, nous laissaient prévoir une saison tout à fait remarquable, ont épuisé, tra, tra, tra, et sans guère de succès, un grand nombre de pièces neuves, dont plusieurs étaient désignées comme devant faire événement. Jamais on ne vit pareille hâte apportée à la consommation d'ouvrages dramatiques. Le procédé de concurrence effrénée, qui se trouve employé maintenant en toutes choses de l'existence, est parfaitement fou au point de vue du théâtre. On ne veut pas comprendre que l'attention du public, sollicitée à la fois en vingt endroits différents, s'éparpille sur l'ensemble; on ne donne plus le temps de souffler aux amateurs et aux élégants qui suivent, par goût ou par snobisme, toutes les nouveautés de scène ; on violente, on mène tambour battant cette élite dont la subvention est très considérable : aujourd'hui la Gaîté l'appelle, et demain le Vaudeville la réclame; forcément, elle passe, elle oublie des choses.

Et la critique — même la grande — augmente la confusion dans les esprits, en prodiguant quelquefois ses jugements selon ses préférences propres et suivant la nécessité de ses intérêts ou de ses camaraderies.

Donc, le premier feu de la saison, pour avoir été trop précipité, a manqué d'effet. A cause, peut-être, de cette campagne indécise, à cause aussi de circonstances fortuites, tout est bouleversé au Théâtre de Paris : il y règne une sorte de désarroi, il y circule des bruits extraordinaires. Au Gymnase, l'*Épave* a coulé ; la Mode que cette œuvre originale n'émut pas, s'empressera probablement aux soirs où paraîtra Mlle Polaire dans une pièce tirée de Mme Gyp par Willy. — Les triomphes en baudruche dont maints critiques amis de MM. Arène et Capus dotèrent l'*Adversaire*, commencent à se rider et à fuir ; le public déjà prévenu par la *Châtelaine*, trouve qu'il ne suffit pas d'adroites conversations, de la grâce de Mlle Brandès et de la nonchalance avisée de M. Guitry pour faire une pièce. — Les *Sentiers de la Vertu* sont assez mal frayés aux Nouveautés, où on a pris l'habitude de venir rire — sinon se divertir — aux cocasseries de M. Germain et aux audaces crues de Mlle Cassive (le boulevard ira plutôt voir ses fantoches d'élection à la Scala où ils sont de la Revue). — M. Antoine continue son combat puéril contre l'Odéon : il est étonnant qu'il veuille faire un si grand crochet pour aspirer à la Comédie-Française. — Au Vaudeville, M. et Mme Porel divorcent, et tout va à vau-l'eau : *Antoinette Sabrier* baisse un peu, et une lutte vive se tient à propos de la *Montansier* que le Vaudeville entend jouer et que Mme Réjane répudie.

A Mme Réjane débridée, il faut un théâtre ; elle s'enquiert de tréteaux libres, et l'on ne prévoit point si c'est la Porte Saint-Martin ou les Variétés qui combleront le rêve de sa vie. En attendant — dit-on — qu'elle devienne directrice, Mme Réjane arrangerait une combinaison avec Mme Sarah Bernhardt et jouerait chez son illustre camarade. Cette conjonction d'aussi importantes étoiles dans la même partie du zodiaque de la place du Châtelet fait sensation, mais.... n'est-il pas à redouter qu'elle ne détermine tôt quelque conflagration. — Par mesure d'opposition, Mme Suzanne Desprès remplacerait Mme Réjane au Vaudeville ; Mme Suzanne Desprès peut bellement réussir une, deux pièces propices à son genre rude, mais parviendra-t-on aisément à imposer ce genre à une clientèle habituée depuis dix ans aux grâces languides de l'ex-dame de céans?

Les Bouffes sont finis, et le passage Choiseul abrite les scènes de récriminations, de désespoirs accusateurs et de larmes qu'il vit se renouveler tant de fois à la suite de directions malheureuses. — MM. Rochard et Judic ont abandonné M. Fontanes au Châtelet et, c'est probable, à une fortune incertaine.

Du côté auteur, n'affirme-t-on point que M. Capus, redoutant sans doute la moins value du *théâtre heureux*, prépare une pièce foncièrement sérieuse pour la Comédie Française, qui passerait au lieu d'un ouvrage de M. Donnay, lequel profiterait, par contre, du tour de M. Capus à la Renaissance.

M. Renaud, dans *Hérodiade*.

Tandis que tant de bruit pour rien se fait autour des grandes scènes, les revues des Établissements font un argent fou (ce qui démontre, entre parenthèses, que l'Art au théâtre n'a pas un sort si brillant). La *Messe rose* de Parisiana réunit la ferveur de tout Paris ; *Fémina-revue* composait aux Mathurins, ces dernières semaines, des auditoires magnifiques, et les splendeurs de la Scala, des Folies-Bergère, voire celles relatives de la Gaîté-Rochechouart, en viennent à concurrencer avantageusement les vaines comédies modernes.

Vous verrez, vous verrez que la pièce à dialogue passera et que l'on finira par revenir, même aux théâtres élégants, à la pièce d'action, dont l'impression plus forte est plus durable.

Le Palais Royal présente certaine *Marmotte*, de MM. Antony Mars et Xanrof : un vaudeville — plutôt qu'une comédie — drôle, certainement, mais qui n'ajoutera aucun lustre à la réputation de ses auteurs ; un vaudeville dont les effets réjouissants proviennent moins de l'intrigue que de l'interprétation trouvée par d'adroits comiques : MM. Raimond, Hamilton, Bellucci et d'actrices pimpantes et souriantes : Mme Aimée Samuel, Mlles Piernold et Faber.

Cl. Cautin et Berger

M. André Sardou.

Ces MM. Isola ont déjà monté à la Gaîté *Hérodiade* et *La Flamenca*. Le gros succès fait à la première de ces œuvres et l'étonnement amusé qui accueillit la seconde sont à peu près épuisés. On va nous donner à présent *La Juive*, d'abord, *Messaline* ensuite, et après?... Ces quatre ouvrages sont-ils susceptibles de faire des recettes suffisantes jusqu'en février? Là est la question.

Hérodiade a bien réussi : la partition de Massenet étant traduite par un orchestre merveilleux sous la baguette d'un chef éminent et par une interprétation fastueuse, groupant quatre chanteurs rares, dont chacun ne s'acquiert qu'à gros prix d'or. Mais un fou désir de luxe nuisit à la présentation extérieure; on décora cette simple histoire de trop de couleur, de trop d'or, de trop de lumière. De la lumière, l'aventure faussée de Jean-Baptiste n'en réclamait pas tant...

M^lle^ Calvé gagna ici ce titre de noblesse des cantatrices que constitue l'article simple *la* apposé contre le nom de l'artiste. On dit maintenant : *la* Calvé ; c'est une rare faveur que personne, nous semble-t-il, n'obtint depuis la Krauss. Cependant, en cette circonstance, la distinction attribuée à M^lle^ Calvé est moins précieuse, parce que c'est l'instinct de la Mode qui la lui conféra beaucoup plus que la reconnaissance des dilettantes.

Ces MM. Isola, comme les gens qui veulent trop bien faire, se sont trompés avec *La Flamenca*.

La direction de la Gaîté est imparfaitement inspirée : on ne préfère pas à la fois *Hérodiade* et *La Flamenca*... à moins, cependant, que ces messieurs n'aient retenu l'aventure parce qu'elle se prêtait particulièrement à leur faste de « gens de foire ». Ils ont déchaîné à travers de minces événements leurs goûts ostentateurs : et ç'a été une orgie de tons violents et bizarres, un déploiement intempestif de figurations barbarement bariolées et de danseuses exagérément multicolorées : si bien que sous les feux épandus à profusion — et la musique aidait à cette impression — on a cru à quelque histoire d'Olympia changée de théâtre par erreur.

M^me^ Réjane
(Antoinette Sabrier).

La Critique s'accorda pour reconnaître qu'*Antoinette Sabrier* était une pièce remarquable, parce que puissamment pensée. N'empêche qu'une fois donné cette opinion d'ordre général, on a relevé, de ci, de là, au cours de l'ouvrage, beaucoup de détails manqués.

Voici un homme d'affaires qui néglige sa femme, et voilà une honnête épouse, si honnête qu'on lui fait avouer publiquement son intransigeante probité conjugale. Pourtant, un jour, bêtement, cette dame s'amourache d'un jeune monsieur, gentil inutile. Loyalement — je veux bien — elle va fuir son mari, quand, justement, celui-ci revient de Londres, ruiné, perdu, pour permettre à l'épouse d'affirmer l'énergie de son caractère, et à la pièce de continuer... L'énergie de Madame... ah bien oui ! L'épouse demeure — parfaitement — mais tandis que son triste légitime se débat au logis contre des difficultés inouïes, elle faute. Comme c'est logique !

Cependant, pour sauver le mari, l'amant fera cinq cent mille francs. La dame forte d'âme accepte docilement ce compromis. Et c'est Lui, Lui le financier que l'argent seul préoccupa jusqu'alors, qui montre des scrupules d'honneur de ménage, qui refuse le chèque, et se tue. Eh ! là, c'est lui qui avait du cœur...

Non, une pièce « psychologique » ne peut s'attacher qu'au développement strict des caractères qu'elle propose. Dans ce développement, elle doit se montrer sobre d'événements et de coïncidences qui donnent un ressort facile à l'action; elle ne doit point, surtout, provoquer hors de cause la scène à effet qui prend brutalement l'attention au détriment de la vérité de l'intrigue. Le succès fait à la pièce ainsi observée peut être moins brillant, sa valeur, toutefois, est plus certaine.

M. Tarride a remarquablement tenu l'emploi du mari. M^me^ Réjane a été meilleure et plus vraie dans d'autres *belles madames* qu'Antoinette Sabrier. M. Grand est l'amant de Madame : il occupe son rôle gentiment. M Lérand se montre bon amoureux transi, résigné à la fonction neutre de conseiller intime.

Sous ce titre aimable : *Tel chante le vieux coq*, M. André Sardou a composé le dialogue coquet que tiennent un oncle amoureux sur le tard et un neveu amoureux neuf, à propos d'une petite maîtresse de piano doublement en butte à leur passion réciproque. M. Baron fils — l'oncle — M^me^ Debray — le précoce aimeur — et M^lle^ Harlay — qui joue du piano et se joue de leurs cœurs — interprètent agréablement ce proverbe menu.

La Comédie de salon, c'est aussi du réalisme.....

Il y a réalisme et réalisme. Autant semble attrayante, au théâtre, la vérité de certaines situations sociales, de certaines circonstances de vie intensive, de certaines observations de milieux pittoresques et originaux d'où peut surgir le drame fort et jaillir l'émotion pure, autant devient banal l'incessant recommencement des petites manigances salonnières, des intrigailleries hypocrites, menteuses et toujours un peu sales sous leur musc et sous leur fard, du Monde pour qui ne compte que l'Argent, la Situation, la Réussite. Ce Monde si peu préoccupé de morale, de vertu, de bonté, ce Monde égoïste, impitoyable, maniéré et vain, on a beau mettre infiniment d'esprit dans ses propos et de finesse dans ses agissements, il n'en demeure pas moins laid. Le réalisme des salons peut réunir vingt salles superbes où les Pharisiens viendront s'admirer, mais le Public qui veut se distraire regimbe contre cette mode plate et uniforme, et bientôt il évitera ses manifestations.

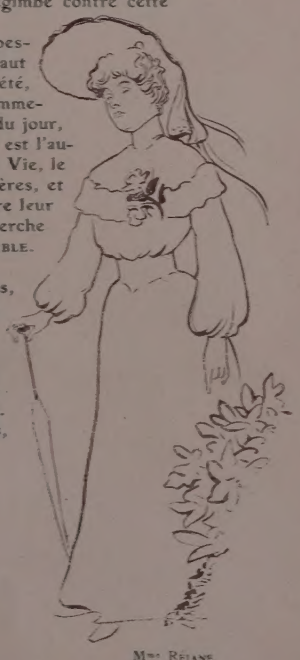
Qu'y a-t-il dans l'*Adversaire*, sinon les personnages majeurs de notre décadence, les types-auteurs de notre pauvre situation politique? Bréautin, le futur ministre ; Limeray, le financier de haut vol éminemment protégé ; Langlade, l'avocat des causes scandaleuses capables de donner la notoriété, et qui deviendra tôt, étant donné sa conscience souple, ou Bréautin ou bien Limeray. Il y a la femme-poupée de l'Homme honnête qui, lasse du calme de son foyer, se donne pour amant l'homme du jour, se dégoûte vite, et revient à son mari parce qu'au fond, elle l'aime peut-être, et aussi parce qu'il est l'auteur récemment louangé d'un gros livre d'histoire. Ce que nous les connaissons ces gens-là ! la Vie, le Roman, la Nouvelle, le Journal nous les repètent chaque jour. Nous possédons toutes leurs manières, et ils ne sont vraiment pas assez tentants pour que la Scène s'évertue, à son tour, à nous reproduire leur banalité froide. Ils n'ont plus de cœur, et leur esprit est asservi au seul instinct qui les anime : la recherche de la Fortune; la Fortune qui doit leur procurer l'ultime jouissance de ce temps : l'Epate impassible.

Peu importe leur joli langage. Plus que le discours, l'action est intéressante au théâtre.

Pour être bons acteurs dans la découpure de vie pratiquée par MM. Arène et Capus, M. Guitry et M^lle^ Brandès n'ont eu qu'à se montrer modernes — la difficulté n'était pas inouïe. — MM. Noizeux et Arquillière interprètent exactement Bréautin, l'arriviste qui se laisse porter, et Limeray, fripouille financière, arriviste plus déterminé. Au seul être un peu réel, parmi ces paradeurs — Chantraine, un sauvage qui tire son revolver contre sa femme adultère et le complice de celle-ci — M. Guy prête toute la fantaisie désirable. M^me^ Samary figure excellemment une bourgeoise honnête et simple, mère et belle-mère de M^lle^ Brandès et de M. Guitry. M^me^ Juliette Darcourt fait très justement la *dame à salon ;* et tout un escadron de demoiselles, qui compte des fugitives d'Odéon, évolue dans des rôles soi-disant d'agrément.

Edouard GAUTHIER.

Lérand-
reuil).



M^me^ Réjane
Antoinette Sabrier).

ENTR'ACTES

M. Alphonse Franck, directeur du Gymnase, a annoncé, non sans esprit, que son théâtre étant commandité par des banquiers israélites, il jouerait le *Retour de Jérusalem*, mais que, si des commanditaires huguenots s'y mêlaient, il n'hésiterait pas à mettre le *Départ pour Genève* en répétitions. Disons, en passant, qu'il n'est pas question des catholiques, puisqu'ils n'ont plus le sou. Que sera la pièce de Donnay ? tout, excepté la vérité sociale : cela ne l'empêchera d'être ni spirituelle, ni libertine, ni charmante. Mais cela actualise la question des titres de pièces parfois démentis par les sujets. Ainsi les *Sentiers de la Vertu* mènent aux carrefours du vice : ainsi l'*Adversaire* n'est qu'une redoutable amie. Les titres des pièces doivent justifier ce que Barbey d'Aurevilly dit du titre d'un livre : « Il doit engager à l'ouvrir, comme le regard d'une femme inconnue doit donner l'envie de la connaître et de lire dans le cœur qui a ce regard ! » Stendhal, en intitulant le *Rouge et le Noir* son célèbre roman a-t-il voulu exprimer que le Noir, c'est la robe de séminariste de Julien Sorel, et que le Rouge, c'est le sang de son échafaud ? les commentateurs seraient bien aimables de nous le dire. Par une alliance ou un alliage de bizarres étymologies, M. Peladan a publié l'*Androgyne*, puis la *Gynandre ;* pourquoi pas la *Nandregy* et la *Drogynane ?* Ce ne sont pas les seuls titres obscurs et si différents du regard de la femme inconnue ; il fallait attendre la fin du dernier acte du *Repas du lion* pour comprendre cet intitulé. *La Veine* n'est plus seulement le titre d'une comédie, c'est la devise d'un auteur et l'explication d'un succès. Le titre le plus fructueux fut évidemment les *Demi-Vierges* qui rappelèrent les grenouilles qui demandent un doigt. Mon grand et, hélas ! défunt ami Jean-François Bladé m'apporta, un jour, un poème dramatique intitulé : *Gambetta, divinité fluviatile de la Garonne ;* Max Maurey détient, parmi dix-huit cents manuscrits *Un homme à l'A..mour*, qui doit raconter quelque submersion passionnelle. Voyez le fils Trarieux : il trouve que quelques milliers de malheureux chassés de leurs maisons et réduits à errer sans feu, ni lieu, ni pain, ni moyen de le gagner ne sont pas encore assez persécutés aujourd'hui, et, le voici, avec une vraie bravoure et une haute dignité morale, qui s'acharne sur de pauvres diables désarmés et affamés, et qui, transformant loyalement les victimes en bourreaux, intitule *La Guerre au Village* un article de l'*Anarcho de Condom*. — Les sous-titres apportent souvent au titre un complément bizarre ; ainsi *Célina* ne dit rien, mais *Ou l'Enfant du mystère* est significatif. *La Puissance des Ténèbres*, c'est déjà beau; mais ajoutez simplement : *ou si l'oiseau s'est une fois englué le bout de la griffe, toute la bête y passera*, et vous aurez pour sous-titre un complaisant commentaire. On rencontre quelquefois des titres démesurément longs ; sous la Révolution, les membres du Directoire reçurent une brochure dramatique ainsi intitulée : *Vos cinq cochons sont assez gras ; il faut les changer pour faire le carnaval.* Remacle m'adressa un jour le manuscrit d'un drame qui s'appelait, et très logiquement : « *En vérité tout n'est pas toujours aussi mauvais qu'on l'avait cru d'abord !* » Cela ne vaut tout de même pas le *Décrottoir de Vanité* ou *Faites beau cul, vous n'aurez qu'une claque* (de Rulhières), qui sont de vrais titres, même à notre curiosité.

* * *

Eléonore Duse est revenue à Gabriele d'Annunzio. Il n'y a aucune indiscrétion pour un chroniqueur à se réjouir de ce retour passionnel puisqu'il correspondra à une magnifique réefflorescence artistique. Car dans leur première union, pour la plus grande allégresse de la poésie radieuse, l'écrivain et la tragédienne avaient mutuellement enrichi leur âme ; d'Annunzio a visiblement élargi les horizons étroits où se mouvait l'art de la Duse ; et la Duse a humanisé le génie de son ami, ouvrant en son cœur ardent et sec des sources de délicate sensibilité. Ainsi une liaison entre un auteur et une interprète, au lieu de faire croasser les marais théâtraux, apportait une contribution splendide à l'Art souverain.

La publication du *Feu* n'a pas détourné l'actrice du poète ; malgré quelques pages regrettables où l'amant comptait sur le visage de sa maîtresse les souvenirs de la vie inscrits en rides creuses et cruelles, on sent que cet homme aime cette femme pour la force fécondante et magnifique qu'elle a éveillée dans son cerveau ; on sent que cette femme aime cet homme par la clémence de la bonté et l'orgueil divin du pardon. D'Annunzio avait dédié son œuvre au Temps et à l'Espérance : au Temps qui est le père des prodiges, et à l'Espérance qui, seule, nous aide à trouver l'inespéré. Or, voici qu'aujourd'hui, voici qu'après trois ans, le Temps a fait le prodige, et l'Espérance a apporté l'inespéré. Elle est revenue, celle qui faisait apparaître dans les lignes de son visage une beauté subtile concordant avec des forces intérieures ; il l'a retrouvée, cette face humaine qui laisse entrevoir au delà de ses linéaments « une profondeur sacrée où, sans doute, quelque grande chose s'est accomplie en silence. »

Elle est revenue, et elle va jouer, en décembre, *Ville Morte*, le *Songe d'une nuit de printemps*, et *Gioconda*, à Florence, devant ces jeunes intellectualités revivifiées par la nourricière de science latine, devant des artistes et des philosophes dont les trente ans sont héritiers de trente siècles ; et, pour l'incarnation des héroïnes du poète aimé ; elle récupérera une impérissable jeunesse. Pourquoi sommes-nous agglutinés à cet glèbe d'asphalte qu'est le pavé parisien ? Pourquoi l'électricité, remplaçant la vapeur des trains, ne nous emporte-t-elle pas, en un trajet cent fois plus rapide, vers les patries d'élection où s'exalterait notre amour de la beauté ? Nous y saluerions un ami qui n'est guère prophète en son pays (car cet écrivain héroï-lyrique est farouchement nié par la majorité des Italiens), et une tragédienne à qui nous ne souhaitons plus qu'un rôle, son propre personnage d'un drame extrait du roman : le *Feu*, et où elle n'aurait pas à jouer pour jouer.

Croirait-on cependant qu'en Italie, dans ce pays de sensualité lumineuse (et dont le Roi est venu chez nous, le mois dernier, convertir sa rente), on profère souvent contre d'Annunzio, des accusations d'immoralité ? Oui, dans cette région où la Beauté devrait-être la seule Morale, piaillent des cuistres et pérorent des pions. La censure, invoquée par un journal romain rigoriste et bougonneur, a interdit cette phrase dans la *Gioconda :* « Dans l'île, dit un personnage à Lucio Settala, j'avais une amie de quatorze ans ; c'était une enfant dorée comme une datte, maigre et aride, aux reins creux, aux jambes droites, aux genoux parfaits (grâce si rare). — Trois choses en elle me séduisaient : la bouche, l'ombre des cils, l'extrémité des doigts ; ces doigts étaient rongés au bout comme des pétales empreints de pourpre, et je n'en désenlaçais pas les miens. » Le couplet est d'une voluptuosité aiguë : la minceur ardente de la petite créole, la perfection des genoux qui, en France, ressemblent souvent à deux petites têtes de mort, les lèvres pareilles à un petit fruit inquiètement entr'ouvert, le rideau des cils voilant des regards d'eau sombre, et l'afflux de sang vital au bout des doigts étreigneurs, sont des attraits d'un charme équivoque et dont le récit brûle un peu le sang ; mais en quoi cela alarme-t-il les puritains littéraires en ces capitales de l'art où les statues éternisent l'olympienne impudeur et où les courtiers en sensations proposent aux étrangers la compagnie de petits Adelswards travestis en dogaresses ? Et puis l'art de d'Annunzio multiplié par l'art de la Duse purifie tous ces détails comme un feu allumé entre les étoiles ; et la beauté en rayonne comme les yeux des amoureuses, comme les phosphorescenses de la mer, comme le halo des astres.

GEORGE VANOR.

LA MISE EN SCÈNE

L'Epave au Gymnase, *Antoinette Sabrier* au Vaudeville, *L'Adversaire* à la Renaissance : la mise en scène « historique », la mise en scène « psychologique », la mise en scène « mondaine » ; voilà de quoi parler !

De *L'Epave*, je ne dirai que quelques mots. Les auteurs ont voulu nous montrer la vie des « demi-solde » sous la Restauration, et le metteur en scène les y a aidés de son mieux.

Mais, au tableau du café Lemblin, il me semble que l'on a commis une grave erreur. C'est le lieu de réunion des anciens officiers de l'Empereur, qui viennent y conspirer contre les Bourbons exécrés. Or, ces conspirateurs font un bruit de tous les diables, ils chantent à tue-tête des chansons subversives, ils crient, ils tempêtent, tout cela comme si c'était l'allure ordinaire de leurs conciliabules. C'est le contraire de la vérité. Un café où se seraient produits de tels vacarmes, à cette bienheureuse époque, ne serait pas resté ouvert huit jours.

D'autre part, M. Calmettes, qui a dessiné si fortement son général à moitié dément, a peut-être exagéré en l'habillant d'une manière presque sordide. Sa redingote effilochée est de trop. Oui, le général se dissimule sous la personnalité d'un pauvre lieutenant qui n'a même pas touché sa pension, il crève de misère et refuse l'aide de ceux qui voudraient le secourir ; mais il est général, il a le respect de soi-même, il aurait plutôt coupé les pans de sa redingote que de les garder en l'état où ils sont.....

Venons à la mise en scène « psychologique » d'*Antoinette Sabrier*.

Jamais M. Porel n'a été plus psychologue que dans la pièce de M. Romain Coolus. Pas à pas, il en a suivi la marche avec l'attention la plus soutenue. Il lui a donné des décors qui sont de vrais symboles pour qui sait voir.

Regardez, au premier acte, ce parc aux épaisses frondaisons, aux allées taillées à la française. N'est-ce pas là que Mme Réjane doit promener ses nonchalantes rêveries, en ce paysage élégant et cossu où le vide de son existence quotidienne se distrait au charme de cette nature si bien parée ? N'est-ce pas là qu'elle doit rencontrer celui qui fera vibrer son cœur, parmi tant de gentlemen aux manières parfaites, aux paroles si raffinées ?

Ils vont, ils viennent, en un désordre savant qui va parfois jusqu'à une légère confusion, au hasard du dialogue, comme cela se passe d'ordinaire. Ils se rejoignent, se quittent, selon qu'ils ont à converser ou à se taire. Il y a parfois des jeux de chapeau de l'imprévu le plus piquant. M. Grand, particulièrement, pose son couvre-chef de tous les côtés : ce qui indique clairement que Mme Réjane lui met la tête à l'envers.

Et au deuxième acte, quel délicieux salon de campagne, avec ses cloisons treillagées à la Louis XVI, ses vertes guirlandes de feuillage au-dessus des portes et des fenêtres, son ameublement de style : c'est ravissant.

Et c'est psychologique aussi. Il y a notamment le grand canapé côté jardin qui représente tout un état d'âme : celui des soupirants de Mme Réjane. Tous viennent tourner autour, comme leurs désirs autour de l'élue ! C'est d'abord M. Lérand, profond et pathétique en ses aveux sans espoir, exprimant ses souffrances avec une force contenue d'une intensité singulière ; c'est ensuite M. Grand, le vainqueur, qui traduit sa victoire par deux triomphants tours de canapé ; c'est même M. Tarride... Mais M. Tarride, c'est le mari, le financier déplorable qui a l'effronterie d'être un honnête homme, qui brasse les affaires par millions et se trouve acculé pour une pauvre différence de cinq cent mille ? le financier prosaïque et terre-à-terre, dont l'âme est un vil carnet de chèques ! Le canapé psychologique ne saurait réfléter son état, — et Tarride s'asseoit dessus, désespéré !

Mais le cabinet de M. Tarride, au troisième acte ! Ah ! ce cabinet ! ses cloisons uniquement ornées d'épures et de cartes géologiques (usines et mines !) sauf le portrait de Mme Réjane, à gauche du somptueux bureau... Que va-t-il se passer dans ce cabinet glacial ? de quelle tragédie ces canapés rouge-Maple-et-mat vont-il être les témoins ! Une tragédie ? tout l'annonce : on parle tout bas, Mme Réjane arrive en toilette de deuil, et le caissier de M. Tarride l'a quitté en lui serrant la main... Cet homme ne peut plus vivre !

Toutes ces choses, M. Porel les a renfermées dans sa mise en scène, les a exprimées dans les mouvements qu'il a réglés si habilement, et qu'ont exécutés avec tant de talent Mme Réjane, comédienne sans rivale ; M. Tarride, si fortement vrai ; M. Lérand, d'émotion si intime et si pénétrante ; M. Grand, qui domine si chaleureusement son rôle, et dont j'aime pour ma part le jeune visage rasé à la Chamberlain (grand chic anglais, cette année). A cette merveilleuse tête de troupe, il faut joindre MM. Numa, Baron fils (bonne face à favoris), Mlles Régnier, Suzanne Avril, reine du chic parisien.

Pour *L'Adversaire*, de MM. Alfred Capus et Paul Arène, c'est le triomphe de la mise en scène mondaine. On y sent par-dessus tout le souci du joli, du luxueux, du grand chic moderne. L'éclairage du premier salon est remarquable, avec la juste distribution de ses coins d'ombre et de ses places de lumière, selon la façon dont le jour arrive par les deux fenêtres de gauche. Au quatrième acte, il y a un bleu de ciel nocturne d'une tonalité fondue et d'une profondeur admirables ! Par exemple, il se trouve au premier plan, sur la gauche, deux sièges dont l'importance m'a échappée. J'ai eu beau y prêter l'attention la plus soutenue, je n'ai vu personne s'en servir. Si c'étaient des sièges psychologiques, je dirais qu'ils représentent les embêtements inutiles de l'existence.

On parle plus fort chez M. Guitry que chez M. Porel, et je n'ai point remarqué que cela nuisît au naturel, au contraire. D'ailleurs, il est visible que ce que cherche surtout M. Guitry, c'est le naturel. Personnellement, il y atteint sans effort apparent, sachant être fin, spirituel, vigoureux même avec une aisance, une autorité indiscutables. Mais pourquoi toujours cette main gauche dans la poche, même aux instants les plus dramatiques ? C'est quelque peu bizarre.

A côté de M. Guitry, il faut nommer M. Guy, d'une rondeur, d'une justesse exquises, n'appuyant sur rien, détaillant tout avec une simplicité, un tact enchanteur. Artiste vraiment gai ; on a dit que M. Guy rappelait Thiron.

Mlle Brandès est encore une comédienne « faite », qui pourtant commence à se débarrasser de sa manière. Elle est belle, du reste, vibrante, fiévreuse, toute en nerfs, et par là, fort émouvante. Et Mme Juliette Darcourt est excellente, gaie, alerte, allure et toilettes ultra-chic, lançant le mot avec une verve toute communicative. Mme Samary est une mère pleine de raison ; Mlle Jeanne Heller, une exquise ingénue mariée, qui déjà...! M. Arquillière, un député véreux à la superbe barbe blonde ; M. Pierre Magnier, un amoureux triste d'être sacrifié — comme dans toute pièce moderne qui se respecte.

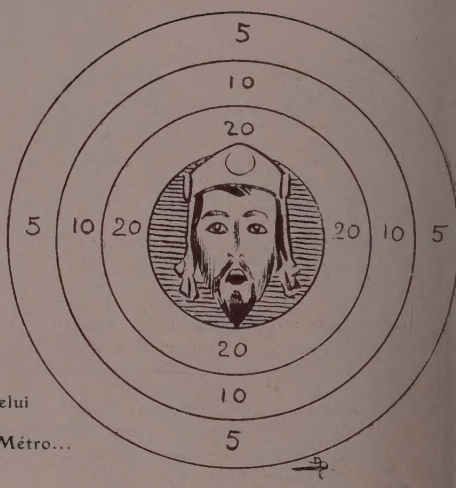
THÉODORE MASSIAC.

RAND.

M. TARRIDE.

Mme RÉJANE.

PROPOS DE LA COUR ET DU JARDIN



On ne parlait que du triomphe de Renaud.

Illusions directoriales.

Le lendemain de la répétition générale d'*Hérodiade*, on ne parlait que du triomphe de Renaud, dans tous les milieux musicaux.

Un ami de M. Gailhard instruisit le directeur de l'Opéra de l'éclatant succès que son ancien pensionnaire venait de remporter.

Et M. Gailhard devint soucieux.

— Je le rengagerais bien, dit-il de cette grosse voix que l'on sait. Crois-tu qu'il rentrerait volontiers chez moi ?

— Dame, peut-être... Si tu lui donnais un cachet plus fort que celui qu'il touche en ce moment...

— Un cachet plus fort ? ce n'est guère possible, avec ces travaux du Métro...

— As-tu, au moins, à lui offrir quelque belle création ?

— Comme à l'ordinaire. On ne fait que de belles créations chez moi.

— C'est égal, si c'est uniquement là-dessus que tu comptes !

— Et la gloire !

— Oh ! cette fois, tu peux être sûr qu'il ne te reviendra pas !

Depuis que Numès est rentré au Gymnase, on y est tout à la joie. C'est que l'excellent comédien est un farceur à froid tout à fait désopilant. Une verve inépuisable, pas la moindre méchanceté, des inventions d'une impayable cocasserie.

Il a, notamment, la rage de se donner toutes sortes de professions. Tantôt il est médecin (docteur Nums, de la faculté des Batignolles, — spécialiste pour les *idem*, — les gnolles, naturellement !) tantôt il est opticien, ce qui découle de la médecine, puisque le médecin doit être opticien (aux petits soins !) pour ses semblables !...

Dernièrement, il était tripier.

Et un soir, il alla dans la loge d'une de ses plus jolies camarades, à laquelle il tint à peu près ce langage :

— Ma chère amie, tu sais qu'en ce moment je suis tripier ? C'est à ce sujet que je viens te demander un service.

— Quel service ?

— Voilà : je reçois demain une forte livraison d'abats. Tu serais bien aimable d'en prendre quelques-uns en dépôt.

— Comment ça ? Est-tu fou ? Pourquoi veux-tu que je prenne ici tes abats !

— Pour te donner de l'abatage.

Instruire en amusant !

Extrait d'une lettre d'un de nos lecteurs :

« C'était à la Renaissance, à une matinée de *Crainquebille*, d'Anatole France.

« Au premier tableau, alors que Guitry discutait avec Mme Samary le prix des poireaux, l'agent (c'était « Talrick, je crois) ne venait pas pour faire circuler Crainquebille. On voyait, par les côtés du décor, des allées et « venues de figurants, qui cherchaient l'agent dans les coulisses.

« Pour faire patienter le public, qui s'apercevait bien qu'il y avait un accroc, une figurante vint marchander « des légumes, puis une autre également...

« Alors Guitry, la repoussant, se tourna vers le public et dit spirituellement : — Nous attendons un agent ! « C'est toujours comme cela quand on a besoin d'eux !

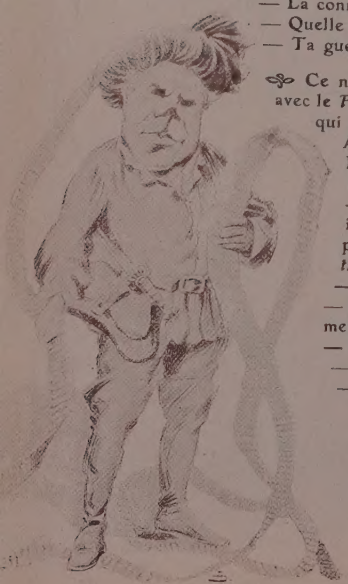
« Cette annonce spirituelle amusa les spectateurs, qui l'applaudirent fortement. Puis Marsay remplaça au pied « levé son camarade. »

Le trait révèle de la présence d'esprit. D'ailleurs, Guitry ne reste jamais à court, et même imagine parfois des choses fort drôles. N'oublions pas qu'il a inventé la célèbre scie de l'*Assommoir* :

— La connais-tu, la ferme ?

— Quelle ferme ?

— Ta gueule !



Coquelin (Falstaff.)

Ce n'est plus avec le *Théâtre* de Rostand que M. Coquelin aîné doit faire sa saison à la Gaîté, c'est avec le *Falstaff* de M. Edmond Haraucourt. On sait que M. Coquelin aîné a un faible pour M. Haraucourt, qui lui a déjà fourni l'un de ses fours les plus notables.

A l'ami qui nous tuyautait là-dessus, nous avons demandé quelques détails sur le *Falstaff* en question. Etait-ce bien le *Falstaff* des *Joyeuses Commères de Windsor*, une des plus fantaisistes — et des plus poétiques comédies de Shakespeare ?

— Pas tout à fait, nous répondit l'ami. C'est bien le même sujet, mais Coquelin l'a fait arranger à son idée. Il y avait dans Shakespeare des choses charmantes, cocasses, éloquentes, amoureuses, pour divers personnages de la pièce. Coquelin les a toutes fait mettre dans son rôle, qui ne compte pas moins de *trois mille lignes !*

— Mais alors, c'est un monologue !

— Presque. Il y aura seulement par-ci par-là un personnage qui prononcera quelques mots, pour permettre à Coquelin de reprendre haleine.

— Mais alors, Coquelin, c'est comme Médée,

— Comment cela ?

— Lui seul, et c'est assez !

G.-T. NORMA.

HÉRODIADE

OPÉRA MUNICIPAL DE LA GAITÉ. — *Hérodiade*, opéra en 4 actes et 7 tableaux, de M. Paul Milliet; musique de M. Massenet.

La *Salomé* d'Henri Regnault.

Cl. Cautin et Berger.

M. Paul Milliet.

L'une de nos plus exquises parisiennes me disait dernièrement, avec une de ces jolies moues qui semblent exprimer le regret :

— Ne me parlez pas de ce Massenet, c'est le monsieur qui tend perpétuellement les lèvres sans vous embrasser jamais !

Pour parler ainsi, ma gracieuse interlocutrice ne connaissait certainement pas *Hérodiade*.

Qu'elle aille donc vite l'entendre et quel que soit le prix de sa place ; elle en aura pour son argent et pourra, cette fois, trouver dans d'exquises caresses musicales la réalisation complète de ses voluptueux désirs.

En effet, jamais, peut-être, œuvre plus troublante et plus passionnée ne fut mise à la scène ; il est vrai que rarement musicien fut mieux servi par le poète ; et, à ce propos, l'origine de la collaboration vaut d'être contée :

C'était en 1879, le jeune Paul Milliet, alors étudiant en droit, fréquentait assidûment chez Lefuel, le fameux architecte du Louvre ; il s'y rencontrait souvent avec Gounod, qui n'y venait jamais qu'accompagné de Massenet, son Benjamin. — Massenet n'est-il pas d'ailleurs le Benjamin de tout le monde ? — La sympathie s'établit vite et le musicien, séduit par les premiers vers de l'étudiant, lui demanda s'il lui conviendrait d'écrire un poème d'opéra, tendre, amoureux, d'une passion captivante, d'un mysticisme voluptueux. Milliet, quoique un peu timide et légèrement ébloui par la jeune gloire de l'auteur du *Roi de Labore*, qui venait de triompher à l'Opéra, ne se fit pas prier, comme bien l'on pense, et s'attela à quelque *Poème d'Amour*. Il avait à peu près terminé quand Massenet lui proposa de travailler à une pièce demandée par l'éditeur Ricordi et qui serait tirée des *Trois Contes* que Flaubert venait de publier. On choisit *Hérodias ;* et ce furent alors des heures d'enthousiasme pour le poète qui se plût à évoquer la tragique famille des Hérode et la douce théorie des disciples galiléens. Trois mois plus tard, le livret était terminé et deux ans après, le 19 décembre 1881, tout ce que la France comptait d'illustrations, se trouvait réuni, avec l'élite de la société belge, dans la salle de la Monnaie de Bruxelles pour acclamer l'œuvre, dont le succès fut triomphal.

Mlle Calvé. (Salomé).

Montée deux ans plus tard aux Italiens de la place du Châtelet, *Hérodiade* ne fut plus reprise depuis à Paris, et nul ne saurait certainement dire pourquoi. M. Gailhard, tout le premier, doit s'en étonner et regretter cet oubli. La destinée de cette œuvre est d'ailleurs assez bizarre. Ecrite pour l'Italie, ainsi que je viens de le dire, et traduite en italien par M. Zanardini, — qui n'est que le traducteur et non le collaborateur, comme plusieurs de nos confrères l'ont dit par erreur, — c'est peut-être dans ce pays qu'elle fut le moins jouée ! C'est que, de même qu'il existait à Vérone deux familles rivales, il existe encore à Milan deux éditeurs rivaux ! Ricordi-Montégu ayant commandé *Hérodiade* à Massenet, Sonzogno-Capulet, devant le succès de l'ouvrage, n'eût rien de plus pressé que de s'assurer la propriété de toutes les autres œuvres du maître. Là-dessus, fureur du premier qui, pour punir l'ingrate amie d'Hérode, ne s'occupa plus d'elle. Et voilà.

Cl. Cautin et Berger.

M. Renaud (Hérode).

Cette lutte *tra los montès* n'a du reste pas empêché *Hérodiade* de faire son chemin. Tant en France qu'à l'étranger, elle a déjà atteint plus de 2.600 représentations, sans même être jouée dans les pays protestants, dont la tolérance et la largeur de vue bien

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Calvé (Salomé).

connues ne sauraient admettre le biblique livret, et c'est ainsi que pour fléchir l'irascible « vache à Colas », les auteurs ont résolu de transporter l'action du drame en Perse. C'est sous cette forme nouvelle que l'œuvre sera donnée bientôt en Allemagne et, l'été prochain, à Londres, avec Mlle Calvé, MM. Renaud et Alvarez. Mais revenons à la pièce.

On se trompe généralement sur la donnée fondamentale. Parce que Salomé se sert de l'expression « un hymen infâme » on croit qu'Hérodiade était la femme d'Hérode. Nullement. Elle est à la fois sa nièce, sa belle-sœur et sa maîtresse. Elle n'est pas veuve, autrement l'Evangile l'aurait dit. Jean Baptiste se borne à dire à Hérode Antipas : « Tu ne dois point l'avoir ». Sous-entendu pour maîtresse : la loi de Moïse ne défendait pas à un homme d'épouser sa belle-sœur. La donnée biblique a donc été conservée sur ce point. Il n'en est pas de même pour le reste.

L'action commence par une dispute de marchands. Salomé cherche Jean qui l'a recueillie quand sa mère l'a abandonnée pour suivre Hérode à Rome. Hérode, de son côté, cherche Salomé dont il est épris. Hérodiade demande vengeance contre Jean qui l'a insultée : elle supplie : « Ne me refuse pas ». Cet air est d'une ineffable tendresse.

L'arrivée de Jean est très éloquemment dépeinte ; elle amène, avec Salomé, qui lui déclare qu'elle l'aime, un duo où s'épanche un doux mysticisme ; ce duo s'accentuera encore plus expressivement au troisième acte. Il prend d'abord une teinte douce qu'alimentent les ondulations du violon, la harpe, les cors ; il revêt ensuite la forme d'une extase scintillante pour se résoudre en un vigoureux unisson. C'est une des perles de la partition.

Cl. Rev. Théâtr.

IVe Acte. — Le Souterrain, maquette de M. Amable.

Le second tableau est très vigoureux : chœur martial avec accompagnement de cuivres, récit d'Hérode, appel aux armes qu'interrompt brusquement une fanfare lointaine. L'arrivée de Vitellius, avec sa suite, donne lieu à un morceau d'ensemble des plus remarquables. Les Juifs oublient leurs velléités de révolte et demandent seulement que Vitellius leur rende le temple d'Israël, à quoi le proconsul romain consent sans peine.

Mme Lina Pacary. (Herodiade).

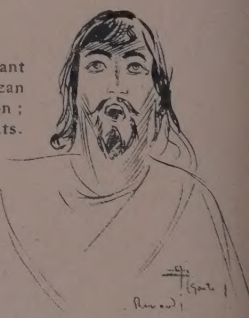
Le second acte se passe tout entier dans le temple. A signaler le splendide air de Salomé : « Charme des jours passés », d'une coloration exquise, puis le duo de la jeune fille avec Hérode dont elle repousse les brûlantes déclarations. La marche religieuse qui suit est fort remarquable. Puis vient l'émouvante scène de l'interrogatoire de Jean, que les prêtres appellent un faux Messie. Hérodiade demande qu'on le crucifie. Salomé déclare alors publiquement qu'elle aime Jean ; elle entonne les magnifiques stances : « C'est Dieu qu'on te nomme », sur lesquelles l'orchestre et les chœurs lancent leurs captivantes harmonies. C'est magistral.

Au troisième acte, Jean est prisonnier dans un souterrain du temple ; résigné, il attend la mort, mais non sans songer à l'amour de Salomé :

O Seigneur, si je suis ton fils, dis-moi pourquoi
Tu souffres que l'amour vienne ébranler ma foi ?

Salomé arrive et le duo du premier acte reprend plus captivant, plus passionné. Ne pouvant vivre unis sur la terre, ils s'estiment heureux d'être unis dans le ciel. Phanuel vient offrir à Jean la liberté s'il veut seconder les projets ambitieux d'Hérode ; mais Jean refuse avec indignation ; il est conduit à la mort tandis que Salomé, à qui Hérode a fait grâce, est emmenée par des soldats.

Le dernier tableau représente le palais du proconsul Vitellius. Après un chœur de romains, magistralement frappé, vient le ballet : égyptiennes, babyloniennes, gauloises, phéniciennes se livrent à leurs danses pittoresques. Salomé accourt implorer la grâce de Jean ; il est trop tard, le bourreau apparaît. Salomé, à la vue du glaive sanglant va pour frapper Hérodiade, lorsque celle-ci, dans un cri éperdu, lui apprend enfin qu'elle est sa mère. Salomé, désespérée et la malédiction à la bouche, se frappe elle-même et tombe expirante....



M. Renaud. (Hérode).

Cl. Rev. Théât.

IVe Acte. — La grande salle du palais.
Maquette de M. Amable.

On voit que le poète a donné une légère entorse à l'Evangile, puisque, d'après saint Mathieu, c'est Salomé qui obtient la tête de Jean. Il a fait aussi de la courtisane une sorte de sainte Madeleine ; le personnage ne perd pas à la transformation.

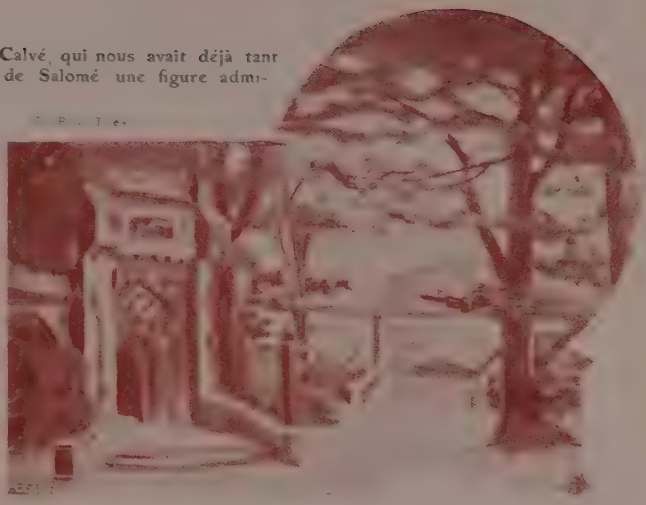
Quant à la partition, elle est sans conteste l'une des meilleures de M. Massenet, celle où son ardente inspiration a pu sans cesse se donner libre cours. Nul mieux que lui ne sait dépeindre les élans voluptueux, les tendresses désespérées et maintes fois, ses mélodies caressantes ou passionnées ont transporté la salle qui fait à cette œuvre hors de pair un accueil enthousiaste.

L'interprétation, des premiers rôles surtout, est à la

M. Duc.
(Jean).

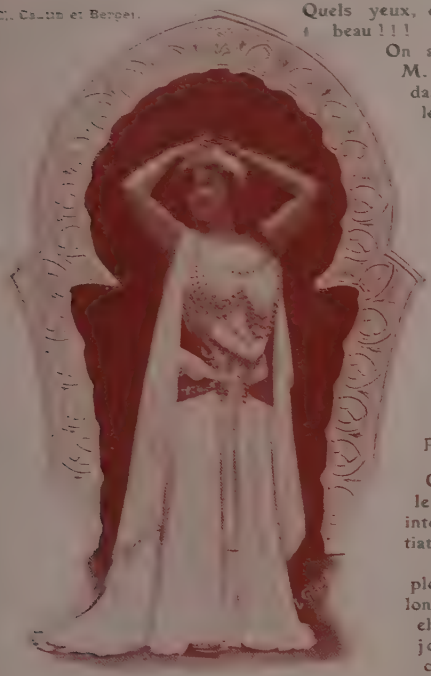
hauteur de l'ouvrage. Mlle Emma Calvé qui nous avait déjà tant de fois émus et charmés, a fait de Salomé une figure admirable qui la classe comme la plus grande cantatrice de ce temps. S'inspirant de la merveilleuse Salomé d'Henri Regnault, dont elle a pris le costume et même les traits, elle a été tour à tour toute de charme et de tendresse, suppliante d'amour et farouche de haine ; son succès a été prodigieux.

Après le terrible Nélusko, après le doux Wolfram, l'étonnant Beckmesser, et le satanique Mephisto, de Berlioz, M. Renaud, dont le talent de composition est vraiment merveilleux, nous montre un Hérode superbe d'allure. Toujours impeccable chanteur autant que parfait comédien, il s'est fait acclamer, surtout dans l'air fameux : « Vision fugitive » qu'il a délicieusement soupiré. Ah ! mesdames, vous qui êtes en quête de rêves azurés, de visions troublantes, ne vous contentez pas d'admirer la couverture de ce numéro, allez voir Renaud. Quels yeux, quelle bouche, quel nez, quelles dents ! Il est beau, très beau, trop beau ! ! !



Ier Acte. — Les Terrasses du Palais, maquette de M. Rosin.

C. Callin et Berger.



Mme Lina Pacary.
(Herodiade).

On a aussi beaucoup applaudi l'excellent Fournets et l'agréable voix de M. Jérôme qui, peut-être à cause de sa petite taille, manque un peu d'autorité dans le rôle de Jean. Mlle Pacary enfin, sous les traits d'Hérodiade, sait charmer à la fois l'oreille et les yeux, par la sonorité de son organe et par l'opulence de son corsage. Les chœurs sont merveilleusement disciplinés et l'orchestre puissant, brillant et homogène, fait le plus grand honneur à son éminent chef, M. Luigini.

La mise en scène est très brillante et les décors très réussis, surtout celui de Jérusalem, avec ses innombrables escaliers. Tout cela étincelle dans une salle remise à neuf et où les frères Isola, qui débutèrent jadis comme prestidigitateurs, ont bien marqué leur goût persistant de tout faire passer au « bleu ».

M. Duc.
Jean.

J'ai dit qu'*Hérodiade* avait déjà été jouée plus de 2.600 fois. Je ne désespère pas de voir fêter la 3.000e à ce même théâtre de la Gaîté qui vient d'ouvrir si généreusement ses portes à nos musiciens. Je le souhaite de grand cœur aux deux éminents auteurs, aux admirables interprètes et aussi aux nouveaux directeurs, les frères Isola, dont l'initiative mérite d'être chaudement encouragée.

Voilà pour le conseil municipal une excellente occasion d'employer la subvention de 300.000 francs décidée en principe depuis si longtemps. La ville de Paris aurait ainsi son Opéra municipal, bien à elle, et aux jours prochains où d'illustres hôtes viendront de nouveau nous honorer de leur visite, nos édiles pourraient leur offrir un de ces galas comme on n'en voit pas ailleurs. Ils n'auraient pas de peine en effet à composer une salle plus française, plus parisienne : c'est-à-dire plus élégante et surtout plus distinguée que celle que Victor-Emmanuel et la gracieuse reine d'Italie eurent la douleur de contempler l'autre soir à l'Opéra.

Paris se chargerait ainsi de démontrer que s'il sied d'offrir à ses invités des lorgnettes, on doit se garder de leur imposer la société de ceux qui les vendent.....

Jules MARTIN.

IIe Acte. — La place de Jerusalem, maquette de M. Amable.

L'Opéra municipal de la Gaîté

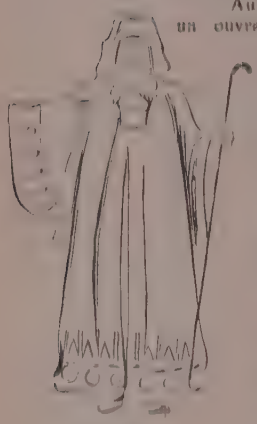
Cl. Rev. Théât.

III^e Acte. — La demeure de Phanuel.
Maquette de M. Carpezat.

La réussite est complète.

Les frères Isola ont même obtenu, sans peut-être y songer, un résultat que nous n'étions pas beaucoup à prévoir : ils ont remis à la mode la mélodie dramatique, aux dépens de la mélodie continue.

Au fond, rien n'était plus facile. Il suffisait de monter un ouvrage mélodique, sinon inédit, du moins peu connu, — sauf des dilettantes ; de distribuer les rôles de cet ouvrage à des chanteurs parfaits, d'avoir des chœurs solides sous les ordres d'un chef expérimenté, de choisir des instrumentistes de premier ordre, et de faire diriger tous ces artistes par un cappelmeister aussi habile qu'énergique, connaissant toutes les ressources de son art, joignant, à la fougue de la force, la sagesse de la maturité... Ajoutez à cela un directeur de la scène ayant l'expérience de la pratique ;... puis la forte somme, intelligemment répartie... Et voilà !... L'on n'eut pas besoin d'en chercher davantage pour obtenir cette entraînante exécution d'*Hérodiade*, une des meilleures partitions du maître Massenet, avec *la* Calvé, M^me^ Pacary, MM. Renaud, Jérôme, Fournets, Weber sous la direction du maestro Luigini.



M. Fournets,
(Phanuel).

De la musique qui chante, et qu'on chante, ô merveille ! Il fallait voir l'enthousiasme du public aux grands « morceaux » de l'ouvrage ! Quels applaudissements pour le « Il est doux, il est bon » de *la* Calvé, pour la « Vision fugitive » de Renaud, pour le superbe finale « Hosanna ! », pour le tableau du Temple, pour le « Adieu donc, vains objets » de Jérôme et le duo qui suit, entre Jérôme et *la* Calvé... Les bravos ne s'arrêtaient point ! On respirait, on comprenait, on était ravi.

Maintenant, le succès est lancé, rien ne saurait l'arrêter. On peut donc, sans craindre de nuire à ce qu'on aime, produire quelques observations relatives à la façon dont l'ouvrage est monté et présenté.

En général, on y a tout sacrifié à l'effet, au brillant, à l'éblouissant. Du commencement à la fin, on a voulu que tout fut riche, luxueux, magnifique. On a prodigué l'or, la pourpre, la soie, le satin, sans s'inquiéter de la vérité, ni même de la vraisemblance. Cette mise en scène est infiniment moins mystique que féerique. Mais les preuves ? Elles abondent, et nous allons en donner de différents genres, afin que l'on ne nous taxe point de légèreté

Dès le début, regardez ces marchands : qu'ils sont propres pour des hommes de caravane ! quels costumes frais ! pas un grain de boue sur ces étoffes multicolores ; le sable du désert n'a laissé aucune trace sur le rose clair de leurs maillots. C'est extraordinaire !

Arrive *la* Calvé, Salomé très ravissante. Elle chante son *cantabile* enivrant, de sa voix enchanteresse et si pure. Mais que dit-elle ensuite ?

C'est là, dans ce désert où la foule étonnée
Avait suivi mes pas,
Qu'il m'accueillit un jour, enfant abandonnée
Et qu'il m'ouvrit ses bras

« Enfant abandonnée ! » Mais qui donc alors l'a si somptueusement parée ? Qui donc a orné sa beauté brune de ce costume si riche ? Qui lui a donné ces bijoux, ces gemmes qui resplendissent de mille feux à ses doigts, à ses oreilles, sur la blancheur opulente de sa poitrine ? Pauvre « enfant abandonnée ! »

Il y aurait à signaler bien d'autres non-sens du même goût, — on pourrait dire du même faux goût. Lorsqu'au troisième tableau, les Romains paraissent, ils viennent de faire une marche longue et rapide, puisque rien ne les a annoncés. Il faut croire que les environs de Jérusalem sont d'une propreté sans pareille, car ces braves légionnaires n'ont pas un atome de poussière sur leurs manteaux ; leurs armes, leurs casques sont polis comme s'ils sortaient d'une séance d'astiquage

Le tableau de la place de Jérusalem est bien curieusement réglé. Le décor est très beau. Amable y a répété, en le variant, son effet si pittoresque de la *Samaritaine*, avec cette voie montueuse qui s'élève dans le fond jusqu'aux frises. Mais le metteur en scène, pour animer le tableau, fait constamment passer là des enfants, des femmes qui vaquent aux soins de leur intérieur, vont chercher de l'eau à la fontaine voisine, l'amphore à l'épaule. Même pendant qu'Hérode harangue son peuple, même lorsque surgissent les Romains redoutables, ces dignes ménagères juives continuent leur petite promenade, avec un désintéressement surprenant.

Et les cérémonies du Temple ! Est-ce que vraiment les lévites trimbalaient ainsi les objets sacrés ? les tables de la loi, le chandelier d'or à sept branches, l'arche d'alliance ? est-ce qu'ils accomplissaient, sur les marches du tabernacle, ces croisements bizarres qui font penser au jeu des quatre coins ?

Cl. Rev. Théât.

N'importe, l'ensemble est chatoyant, papillotant, et certains tableaux donnent une sensation de « joli » sans discordance, comme celui de la chambre d'Hérode, encore d'Amable, où Renaud soupire si délicieusement « Vision fugitive », après ces ravissantes danses d'esclaves qui ont surexcité nos sens. Il faut aussi rendre justice au lever du soleil sur les « Terrasses du Palais » de Ronsin et à la majestueuse grandeur du « Saint Temple » de Carpezat.

III^e Acte. — Le saint Temple, maquette de M. Carpezat

La *Flamenca*, de MM. Cain, Adenis et Lucien Lambert pourrait inspirer des réflexions d'ordre similaire. Œuvre de demi-caractère, elle est montée avec une semblable préoccupation de prodigalité. C'est colorié, c'est chaud ; c'est aussi voyant, et quelque peu criard.

Tous les éléments nécessaires pour obtenir un bel ensemble d'art, les frères Isola les possèdent, y compris le gros succès, qui donne la confiance en soi et l'audace sans lesquelles on ne saurait sortir du convenu. Qu'ils essaient ! tout le monde les suivra !

Théodore MASSIAC.

Campagne de 1870-71.

M. MOUNET-SULLY

Sous-lieutenant porte-drapeau des mobiles de la Dordogne.

Cl. Rev. Théât.

Didier Seveste.
Statue de M. Fagel, à la Comédie-Française

Acteurs-Soldats

(suite)

Les pièces militaires, sous le règne de Louis-Philippe, reprirent le premier rang et eurent pour interprètes, surtout pour figurants, de véritables acteurs-soldats, les vétérans de l'armée impériale.

Au cirque Olympique, des bataillons entiers, cavalerie, infanterie, artillerie, mettaient aux prises les armées françaises et étrangères, faisaient revivre comme en un rêve toute l'Epopée. Ce théâtre n'était pas une scène ordinaire mais un champ de bataille, un camp où tout le monde montait la garde, coiffait le bonnet de police, où l'heure des répétitions était annoncée au tambour, où l'on ne trouvait pas toujours facilement des figurants pour faire l'Ennemi.

Lorsqu'un homme avait servi pendant deux ans, *avec distinction*, comme autrichien, anglais ou russe, il devenait soldat français l'année suivante, avec perspective d'entrer dans la vieille garde un an plus tard.

Un « grenadier » s'était-il mal conduit, venait-il ivre aux répétitions, on ne lui infligeait point d'amende, on le versait dans les autrichiens : c'était le punir dix fois plus.

Aussi bien pendant les représentations il fallait modérer, retenir ces vétérans qui avaient assisté aux combats qu'ils figuraient.

La garde nationale qui montra tant de bravoure, tant de dévouement durant les émeutes en 1848 n'est plus appelée à défendre l'ordre menacé et elle devra attendre l'Année terrible pour fournir des héros. Jusqu'à cette date, Dupuis sera le seul acteur décoré au titre militaire, mais Hiacynthe, du Palais-Royal, illustrera de par son nez la milice parisienne à laquelle il appartient comme triangle de la musique de la légion de l'Opéra.

En 1860, Baron, qui n'était pas encore aux Variétés et jouait sous le nom de Cléophas au théâtre de La Tour d'Auvergne, fut pris par la conscription et servit dans les carabiniers. Ses biographes ajoutent que, « sans s'en douter il se préparait dès lors à l'étourdissant succès qu'il devait trouver plus tard dans les *Carabiniers* d'Offenbach. Peu fait pour la discipline, il lui arrivait souvent, comme dans cette opérette, d'être en retard à la caserne. »

Dès la déclaration de guerre, en 1870, l'enthousiasme à Paris est à son comble. Dans tous les théâtres le public réclame la *Marseillaise*.

A l'Opéra, elle est chantée par Marie Sasse; à l'Opéra-Comique par Galli-Marié, puis par Gailhard qui déjà portait le costume de mobile avec lequel il allait faire campagne. La foule reconnaissant Capoul qui passait, l'oblige à s'arrêter pour interpréter le chant de Rouget de Lisle, en plein boulevard.

Le 27 juillet, M. de la Ferrière, surintendant des spectacles de la Cour, vient à la Comédie complimenter M^me^ Agar toujours au sujet de la *Marseillaise*. Il a dit à l'Empereur que « c'était au Théâtre Français que cet hymne était le mieux chanté et produisait le plus d'effet. »

Après avoir chanté, il fallut se battre, nos malheurs créaient des devoirs nouveaux à la jeunesse et les artistes, pour la plupart, voulurent se solidariser avec cette élite de cœurs français, fiers, courageux, en qui avait retenti le superbe cri de Théophile Gauthier : « On bat maman, j'accours ! »

Le journal l'*Entr'acte* disait dans ses échos : « Un certain nombre de jeunes premiers de nos théâtres étant appelés pour servir dans la garde mobile, les directeurs sont en quête de pièces où les principaux rôles peuvent être tenus par d'aimables quadragénaires. »

L'appel aux armes prenait à l'Opéra : David, Devoyod et Bosquin.

A la Comédie-Française, Got, ancien chasseur à cheval, devenait garde national, comme ses camarades Febvre, Coquelin aîné, Brindeau, Garraud.

M. Mounet-Sully était, à Châteauroux, porte-drapeau des mobilisés de la Dordogne. Coquelin cadet, Laroche, Silvain, Prudhon, Seveste, Boucher, Charpentier, appelés par la mobilisation, servaient bravement aux avant-postes.

Le 25 janvier 1871, à l'occasion de l'anniversaire de Molière, la cérémonie fut jouée en costumes bourgeois, et le bulletin de service disait : « Faute de feu, vous êtes prié de paraître en uniforme. » Le public eût quelque peine à reconnaître ses comédiens ordinaires au milieu de tous ces costumes militaires.

Lassouche en garde national, dessiné par lui-même.

Paul Mounet, qui n'appartenait pas encore à la Comédie, était adjudant au 1er bataillon périgourdin. A la bataille de Coulmiers, tandis que deux régiments français se fusillaient, s'entretuaient dans le brouillard, il mit, au péril de sa vie, son mouchoir au bout de son sabre et se jeta entre les bataillons parmi les coups de feu. Il agitait, la taille haute, le drapeau blanc; la fusillade s'arrêta, les régiments étaient sauvés, mais dans le petit mouchoir blanc de l'adjudant il y avait les trous de trois balles.

Elle est impossible à établir et à publier la liste de tous les acteurs-soldats au cours de cette triste guerre. Mentionnons cependant encore Giraudet, du Théâtre Lyrique; Pujol, Train, Vois, Murray, Charles Numa, du Gymnase; Porel, aujourd'hui directeur du Vaudeville; Richard, de Cluny.

M. Laugier. M. Polin, sous les armes.

Seveste fut le seul acteur auquel sa bravoure et une blessure mortelle valurent le ruban de la Légion d'honneur.

Après avoir obtenu le premier prix de comédie au Conservatoire, Didier Seveste, un parisien de Montmartre, était entré au Théâtre-Français en 1863 et sa carrière s'annonçait brillante.

Au début de la guerre, déposant le costume pour l'uniforme, il s'engageait dans le corps civique des carabiniers parisiens qui le nommèrent lieutenant presque aussitôt.

Le 19 janvier 1871, ayant déjà été, en différentes rencontres, trois fois cité à l'ordre du jour, il se trouvait à l'attaque de Montretout. Au moment où il commandait à ses hommes de se coucher à terre pour éviter le redoublement d'une pluie de fer, et comme il se mettait à genoux sur la première ligne de ses soldats, une boîte à mitraille lui brisa la jambe droite.

Transporté à la Comédie-Française dont le foyer servait d'ambulance, et où des sœurs de charité, parfois costumées en Isabelles ou en Célimènes, disputaient les blessés à la mort, Seveste resta douze jours amputé et mourant.

Faisant preuve d'une rare énergie morale, il sut rire encore jusque dans sa douleur: « J'avais un diable d'ongle incarné, le docteur a trouvé le moyen de m'en guérir. » Voilà comment il annonçait qu'on lui avait coupé la jambe.

Tandis qu'un camarade épinglait sur son lit la croix d'honneur si bien gagnée: faites enlever le ruban, dit-il, j'ai l'air d'un prétentieux! » puis il ajouta: « C'est bien beau, mais cela coûte cher. »

Seveste mourut à vingt-sept ans, le 31 janvier.

La médaille militaire fut moins parcimonieusement attribuée aux acteurs-soldats. Parmi les titulaires:

Louis Jourdain, artiste lyrique, décoré le 6 août 1870 au combat de Frœschwiller; il était sergent-major au 17e régimentt de ligne.

Coquelin cadet, de la Comédie-Française, obtient le ruban jaune en janvier 1871 pour sa belle conduite à Buzenval.

Auguez, artiste lyrique, et Berthet, artiste dramatique, reçurent cette distinction pour leur bravoure au combat d'Épinay. Ils appartenaient aux mobiles de la Seine.

Non seulement les artistes parisiens faisaient leur devoir l'arme au bras, mais ils se prodiguaient dans les représentations organisées au bénéfice des blessés. Pendant le siège, il leur arrivait d'être remerciés par des dons en nature. — Pour avoir dit des vers, Febvre reçut un jour vingt rations de fromage!

Au bivouac, la gaîté et l'entrain des comédiens, leur bonne volonté à mettre leur répertoire au service des longues nuits d'hiver, furent appréciés de leurs camarades et de leurs chefs.

Dans ses Mémoires, Lassouche, fusilier au 6e bataillon de marche, raconte qu'il fut un jour interpellé par son commandant, M. Martin du Nord:

— Ah! vous voilà Lassouche. Je suis content de vous voir. Je vous ai souvent applaudi, au Palais-Royal, c'était le bon temps. Maintenant fini de rire.

— Hélas, oui.

— C'est égal il paraît que vous n'avez pas perdu toute votre gaîté et que le soir, au bivouac, vous vous chargez encore de dérider vos camarades.

— Dame, on est Bobèche ou on ne l'est pas.

— C'est très bien, et j'ai tenu moi-même à vous féliciter. Voyons, avez-vous quelque chose à me demander?

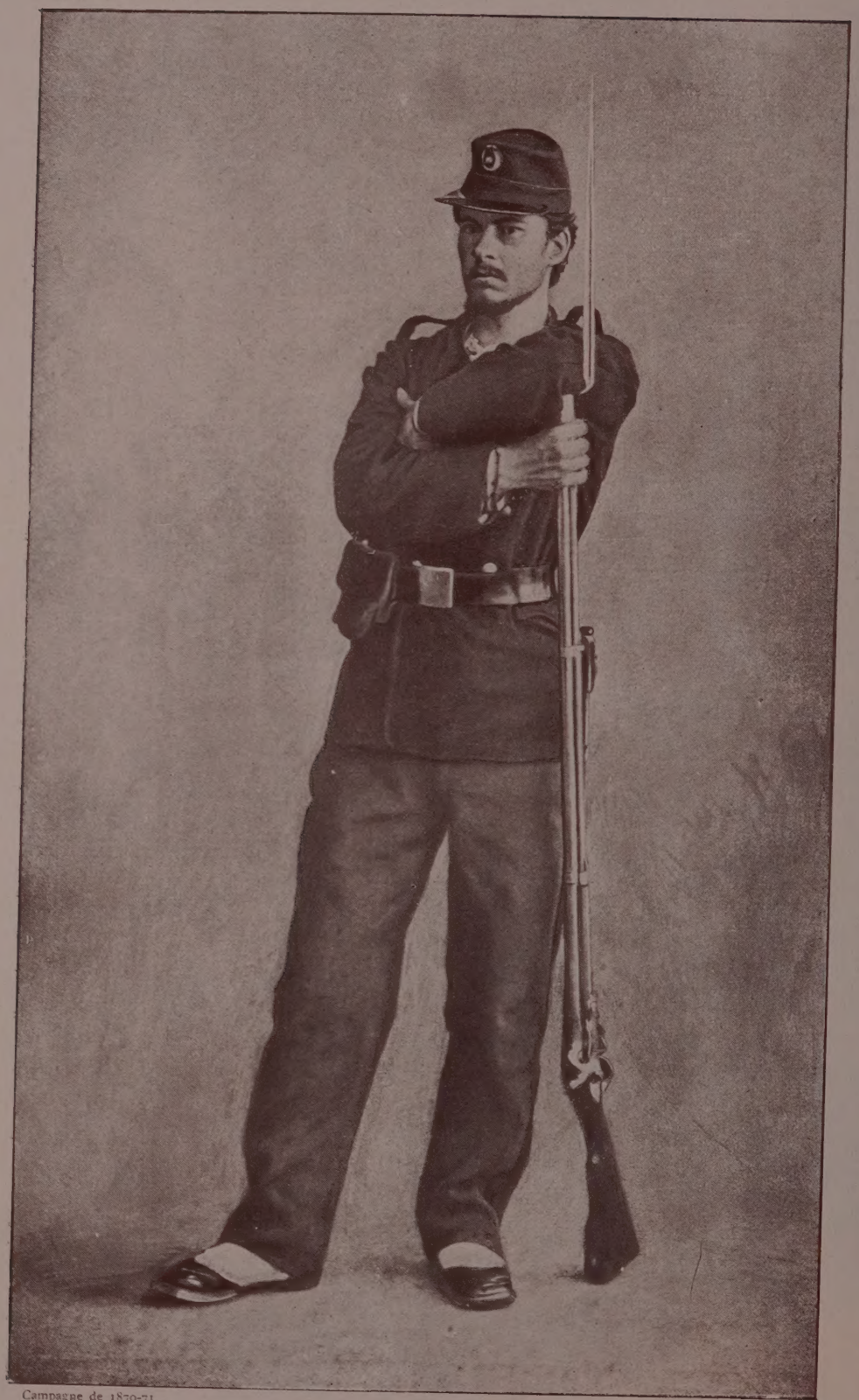
— Ma foi oui, je voudrais entrer dans la ligne.

Paris, hélas, s'est rendu, Lassouche n'est pas entré dans la ligne, mais il rentra au Palais-Royal.

Les comédiennes du Français, Mmes Madeleine Brohan, Marie Favart, Jouassain, Edile Riquer, Agar; à la Porte St-Martin, Mlle Rousseil; à l'Odéon, Mme Sarah Bernhardt et tant d'autres se prodiguèrent dans ces foyers de théâtre transformés en ambulances, dans ces foyers qui furent aussi leur champ de bataille, de bataille contre la douleur. Elles méritent par leur abnégation de figurer en cette brève énumération.

L'armée représentant aujourd'hui l'ensemble des citoyens valides, nos artistes *suspendent leurs lyres* avec moins d'ostentation qu'il y a un siècle; ils font leur devoir tout simplement et seraient prêts, le cas échéant, à le prouver.

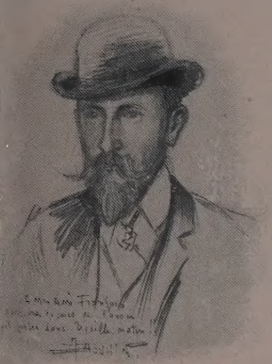
G. DOUBLEVÉ.



Campagne de 1870-71.

M. Paul MOUNET

en mobile de la Dordogne.



M. Henry Fransois.

Théâtres accotés

L'Enfant de sept mois.

LA BODINIÈRE

Une femme persuade à son mari, avec la complicité d'un médecin, qu'il est atteint d'une maladie de cœur extrêmement grave : il devra s'abstenir de mets épicés, d'efforts violents, et surtout... d'expansions amoureuses. Comme vous le pensez bien, il y a là quelque galant auquel répugnait le partage. Or, au lever du rideau, Mme Davenne avoue à Maxime qu'elle est enceinte. Avec ce point de départ MM. Latourrette et Derys ont fait un acte amusant. Ne pas partager, Maxime a considéré cela comme l'idéal, mais alors il ne songeait pas à..... M. Davenne n'étant pas un naïf de l'école d'Agnès ne se croira jamais le père de cet enfant, car depuis dix mois il suit à la lettre le régime du docteur Pinsonnet. Pour sortir de la situation il n'y a qu'un moyen, c'est de persuader à Davenne qu'il n'est plus malade, mais le pauvre homme n'entend pas de cette oreille-là et résiste aux sollicitations amoureuses qu'on lui fait. Pensez donc ! Pour un instant de plaisir on ne va pas sacrifier sa vie, que diable ! Mais le médecin, stylé cette fois encore comme il l'avait été dix mois auparavant, découvre que M. Davenne est guéri et qu'il doit, pour éviter la maladie contraire, suivre un régime diamétralement opposé : bons soupers, bonnes promenades et le reste... surtout le reste. Le mari endossera l'effet à neuf mois tiré par le jeune Maxime 60 jours auparavant.

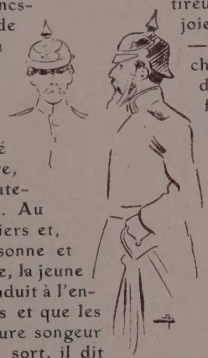
Le Réveille-matin.

Mlle Mylda faisait vraiment très bien la dame dans l'embarras.

Le même soir, MM. Bernède et Vayre nous donnaient deux actes : la *Loi du Talion*. Cette pièce est un drame, mais ce drame est une pièce, ce dont nous ne saurions trop féliciter les auteurs, car nous sommes habitués depuis quelque temps aux pièces dites de « terreur » et pour un « Système du docteur Goudron » nous avons cent... mais je ne veux point me mettre à citer.

M. Louis Latourrette.

Rondier, ancien entrepreneur de serrurerie, enrichi dans les affaires, vient d'acheter un château : il vit là tranquille entre son fils et sa petite-fille quand éclate la guerre de 1870 ; n'écoutant que son courage, le fils est parti avec des francs-tireurs. Au lever du rideau Rondier vient de faire une découverte qui le comble de joie ; en faisant sauter une pièce de fer — car il est demeuré ouvrier ce châtelain — il a aperçu un bouton qui fait glisser dans des rainures le plancher d'une chambre et dissimule les oubliettes du château. Mais les Prussiens sont déjà dans le parc et deux officiers ennemis viennent loger chez Rondier. Sur ces entrefaites arrive le garde-chasse qui raconte à celui-ci la mort effroyable de son fils : trois francs-tireurs, dont il était, ont été pris par les Allemands ; après avoir été cravachés, ils ont été enterrés vivants sur l'ordre du major Von Klepperg, le père, justement, d'un des officiers qui sont au château. Rondier donne aux deux lieutenants, faisant jouer le plancher et le rideau tombe. Au 2e acte, nous sommes au lendemain matin. Un soldat vient chercher les officiers et, ne les trouvant pas, va prévenir le major Von Klepperg qui arrive en personne et menace Rondier, s'il ne dit pas où se trouvent les lieutenants, de livrer Alice, la jeune fille, à la brutalité de ses hommes. Rondier parlera si l'on délivre un sauf-conduit à l'envengé de la mort de son fils et que les fuyards sont au diable, emportés par quelque torrent. Von Klepperg demeure songeur un long moment, puis se tournant vers Rondier qui, paisiblement attend son sort, il dit simplement : « Vous êtes libre. Nous sommes quittes ». — C'est d'un gros effet. M. Jean Dulac joue à merveille le rôle de Rondier. M. Vayre qui fait le Major est sobre de gestes comme il convient. Une mention particulière à M. Jehan Avis, le garde-chasse, qui a parfaitement nuancé le récit de la mort du franc-tireur. Le reste de l'interprétation est bon, sans plus. Nous avions été émus pendant deux actes : la pièce de M. Henry Fransois est venue à point pour nous dérider.



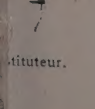
M. Vayre (Le Major).

C'est un acte d'une drôlerie impayable que ce *Réveille-matin*. Je ne veux pas vous le raconter parce qu'ainsi vous irez le voir, et vous vous amuserez beaucoup. Sachez seulement que Versignac, l'amant de Georgette, est sûr de la fidélité de son illégitime conjugale, car, explique-t-il à ses amis, lorsqu'une femme rentre au logis comme elle en est sortie, aussi tirée à quatre épingles, c'est qu'elle trompe son mari ; si l'édifice de ses cheveux est encore en équilibre, c'est qu'elle s'est recoiffée ; si elle a encore de la poudre de riz, c'est qu'elle s'en est remis ; mais si vous la voyez dépeignée et la figure rouge, votre femme est fidèle. Hélas il ne sait pas que si Georgette rentre toujours en retard, M. Brissotin n'y est pas étranger. Pourquoi le titre « Le Réveille-matin » ? Il vaut mieux ne pas le dire. Allez voir cette pièce, vous dis-je : je ne veux la déflorer par un compte rendu aride et sec ; la fantaisie la plus gaie et la plus spirituelle semble froide et terne quand on la détaille.

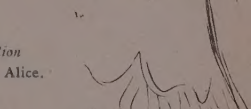
M. Duvelleroy, dans le rôle de Versignac, s'est montré adroit comédien ; on comprend que Mlle Mylda, capiteuse maîtresse, fasse tourner la tête de tous les amis de son ami « Les amis de nos amis sont nos amants ». L'interprétation se complète agréablement avec MM. Jehan Avis, Lurville, et Tramont.

Enfin pour terminer : « Petin, Mouillarbourg et Consorts » de Georges Courteline ». C'est un éclat de rire du commencement à la fin. A signaler MM. Zeller et Wilfrid ; Mlle Dorey prête à Antoinette Mouillarbourg sa physionomie éveillée et son galbe grassouillet.

G.-C. FÉLIZET.



tituteur.



La Loi du Talion
Rondier. — Alice.

En Passant

M. George Vanor donnera, dans le courant du mois de décembre, quatre conférences au Théâtre Royal du Parc, à Bruxelles, en prélude oratoire des représentations d'*Andromaque*. Au mois de janvier, il parlera à l'Université d'Heidelberg, au Collège Romain de Rome et à la Salle de la Noblesse de Saint-Pétersbourg.

En annonçant ces dissertations, nous devons rappeler l'éblouissant succès proclamé par le *Figaro*, le *Matin*, le *Temps*, le *Gaulois*, le *Gil Blas*, le *Journal*, etc., etc., le succès que conquit M. George Vanor à notre Odéon avec sa conférence sur Verlaine, et à l'Alliance Française de Stuttgart, avec sa causerie sur Glatigny, Cros et Laforgue.

Ces triomphes-là, surtout dans des cités lointaines et assoiffées de belle langue française, ne sont fructueuses qu'en gloire internationale. Mais c'est la folie passionnée de George Vanor d'aller faire adorer notre belle chère littérature à l'étranger, comme il y a quinze ans il fut, à Paris, l'ardent initiateur de la musique allemande, de la dramaturgie scandinave et même de l'escrime italiennne.

Les conférences de George Vanor, c'est une heure d'enivrement délicieux, une heure d'horizons ouverts sur les choses neuves, sur les littératures ignorées, sur des mondes inconnus de pensée. C'est un voyage circulaire autour des idées, des musiques et des pays, Hélas ! cela ne dure qu'une heure ; puis l'oubli arrive. On se rappelle vaguement que l'on a entrevu des altitudes de rêve, puis des mirages de beauté ; on garde un léger souvenir de perles radieuses, de dentelles rares, de lumières nuancées ; mais rien ne fixe l'évocation de toutes ces esthétiques, rien ne reste en la mémoire des ardentes symphonies que l'on a subies et aimées.

L'art oratoire de George Vanor en demeure amorphe et décoloré et vide, comme ce qui vous a halluciné d'enchantement durant une trop brève heure de la vie. Des sténographes avisés ont quelquefois confié au papier ces modulations, et des utilisateurs anonymes ont tenté de les faire leurs, en d'effrontées récitations, Mais il n'y avait plus la voix, le regard, le geste, le sentiment de la minute présente. C'est pourquoi il nous faut aimer un peu George Vanor et le plaindre beaucoup, et ne l'envier nullement, parce que les chaînes d'or qui partent de ses lèvres, suivant l'antique formule, se rompent et se perdent dès qu'il a fini de parler à ses publics enthousiasmés.

M. George Vanor.

Mlle Darson.

Un clou chassant l'autre (ainsi que le proclament si spirituellement ces dames du promenoir), la revue *Paris qui chante*, a remplacé sur l'affiche de l'Olympia le joli ballet *Au Japon*.

Comme j'ai pris la résolution de ne jamais plus analyser de revues (le métier ayant été si odieusement gâté), je demande la permission de revenir *Au Japon* pour dire des mots aimables aux artistes qui se trouvèrent un peu sacrifiés dans un compte rendu donné ici récemment. Comment n'avoir pas cité M. Curti, par exemple, lequel était si content de faire des chinoiseries avec un attirant masque japonais, et comment a-t-on pu demeurer insensible aux charmes de cette jolie et jeune mime qu'est Mlle Darson. Tandis qu'elle débutait au *Casino*, j'avais prédit à la charmante artiste un avenir lumineux. Depuis, elle brilla aux *Folies-Bergère*, pour venir étinceler, en étoile de première grandeur, dans le ballet de Ganne.

Aussi, mon ami Douhin (qui s'y connaît) la croqua-t-il sur son calepin tandis que je la mangeais des yeux.

T'en as un œil ! au *Moulin-Rouge*, une revue signée Fursy et Mougel (heureusement pour Fursy, lequel a tant dépensé d'esprit dans ses chansons rosses que...) avec une gerbe d'artistes aimés : Sulbac, le comique si comique ; l'étonnante Balthy dont les grimaces sont uniques et dont la tunique cache de si jolies jambes ; la mignonne Baxone, dont la ligne est plus appréciée que la voix ; Alberthal, avec son chic poseur ; Jacquet ; Reschal ; les huit Cocktails, qui donnent soif ; et d'autres et non des moindres ; sans oublier cette belle fille qu'est Berthe Nanon, à la tête de son bataillon d'américaines, si gracieuse qu'elle ferait adorer le cake-walk.

Et tout ceci n'est rien comparé au luxe inouï des décors et des costumes, que ma plume se refuse à décrire. Le directeur du *Châtelet* en fait une maladie et les frères Isola songent à s'aliter... Ah, que de soies, Madame, que de dentelles, que de satins, que de frous-frous, aux insomnies propices.

« Jamais je n'ai vu pareille prodigalité de luxe, déclare mon ami Max (le sportman bien connu) pour qui les music-halls d'Europe n'ont plus de secrets...

Les spectateurs s'entassent, tels des harengs plutôt saurs, car c'est le gros succès : la divette Bianka s'est contentée d'un promenoir — un promenoir qu'elle a dû payer, parce que Marie, la divine Marie n'a pas encore pris possession du secrétariat général — et regarde ; non loin d'elle le vicomte d'Ambly admire — n'admire-t-il pas toujours ? — les déshabillés savants des marcheuses. Le Tout Paris, quoi...

Jack d'ANGE.

Le Gérant : Charles RICHARD.